

Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

CARNET MONDAIN

- 6 Olympiens. 10 Faïstams. 13 Mithras. 16 Oberon. 21 Atlantides. 23 Chevaliers de Momus. 27 Equipe de Protée. 28 Rex. 28 Equipe de Comus.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- La question des langues au Canada. Antonio Haot, Prêtre du clergé de Québec. La Dame en Noir. Le Voile de l'oubli. Un Baptême, conte alsacien. Jeune Fille allemande. Chronique parisienne. La Plainte, poésie. Quisine. Le Clovon Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Paroles de Sagesse

La Chambre Française a fait, il y a quelques jours, un bel accueil à son doyen. Elle lui a témoigné non-seulement un respect attentif, mais une adhésion chaleureuse. Cet hommage se devait à une éloquente et saine sagesse. Evitant la rhétorique d'apparat, les formules consacrées, l'emphase, M. Louis Passy a donné une expression exacte à des sollicitudes précises. Il n'a point parlé du haut de son grand âge comme du sommet d'un Sinaï, mais comme du bord d'une falaise, d'où l'on découvre un large horizon. Toutes les grandes questions qui, en ce moment, occupent la France l'inquiètent, ont été envisagées par lui et touchées en quelques mots pleins de justesse. Le lendemain financier du pays, mis en danger par

de hasardeuses inventions fiscales, le désordre des services publics, accomodaté de ruses, le désarroi des esprits, où persiste, à l'état latent, la menace de nouvelles crises... sur tous ces points, M. Passy a dit avec brièveté le sentiment d'un politique expérimenté et d'un patriote qui regarde l'avenir avec une prévoyance alarmée. Le primordial besoin de sécurité a été l'objet de son insistance: "Ce que je vois clairement, c'est que la France, si sage, si laborieuse, veut tout simplement qu'on lui permette de travailler en paix." Elle le veut, et elle y a droit. Comment, sans la tranquillité intérieure, pourrait-elle "remplir dignement sa mission internationale"? Et si on prétend lui imposer, et, de fait, on lui impose des charges ordinaires qui s'alourdissent d'année en année, ne faut-il pas laisser "aux artisans du travail producteur et de l'épargne nationale les moyens de faire des bénéfices et des économies"?

Un remède est offert aux maux qu'infirmité à la France une certaine politique. M. Louis Passy en a parlé d'abord d'un ton désabusé: "Les réformes électorales, je les connais et je les ai pratiquées... Du scrutin de liste on passe au scrutin d'arrondissement, du scrutin d'arrondissement au scrutin de liste." Mais lisons ce qui suit: "Aujourd'hui, on propose d'ajouter au scrutin de liste la représentation proportionnelle. Il faut l'essayer." Cet avis est à retenir, car il est désintéressé. Sûr de la confiance et de l'attachement de ses compatriotes, choisi par eux depuis quarante ans, avec une fidélité qu'aucun changement de mode électoral n'a mise en défaut, M. Passy peut, mieux que personne, se dégager de toute arrière-pensée personnelle. Or, tout en déclarant son regret pour le scrutin d'arrondissement, il a défini avec force les abus qui en ont fait le crédit irrémédiable. Devenu ce que l'on fait les procédés de l'administration, ce régime est condamné sans appel.

Après des paroles qualifiées par lui-même "un peu sombres", le président d'âge a protesté de son optimisme. Il a appelé son "Assemblée" "un rayon de soleil", et il l'a vu, ce rayon lumineux, dans le patriotisme du parlement. D'autres y croient comme lui. Mais comme lui, ils souhaitent qu'il se traduise en prudence politique. Ce sont d'excellentes paroles qui ont retenti dernièrement au Palais Bourbon. Les échos du lieu ont pu s'en étonner. Il y avait jadis la fête des fous, jour unique où la démesure bryante avait droit d'aller dans les églises. La Chambre des Députés a sa fête de la sagesse, jour unique aussi, auquel du moins, bien peu ressemblent dans le cours de l'année. On a dû la marquer d'un caillou blanc.

Banque visitée par des voleurs.

Davenport, Iowa, 3 février.—Trois hommes masqués ont fait sauter le caveau de la Banque des Fermiers, à Sherrard, Ill., à 1 heure ce matin, ont trouvé la combinaison du coffre d'argent et sont partis, emportant \$100. Une femme qui se trouvait dans un hôtel voisin entendit l'explosion et donna l'alarme, mais les malfaiteurs s'enfuyèrent vers Rock Island dans un buggy qu'ils avaient volé. Ils avaient mis une charge de nitro-glycérine dans le coffre de la monnaie qui contenait \$4,000 et qu'ils se disposaient à faire disparaître quand ils ont été découverts. Les officiers de la banque se demandent comment ils pourraient

ouvrir le coffre sans causer une explosion.

LE Travail de la Femme Elle a envahi toutes les professions.

Chronique parisienne: C'est un fait aujourd'hui manifeste, et reconnu de tous, que le rôle de la femme s'est agrandi dans l'immense diversité des métiers contemporains. Alors qu'autrefois elle demeurait cantonnée dans son ménage, ou que son effort se limitait aux professions exercées à domicile, on la rencontre maintenant dans tous les domaines de l'activité. Son intrusion est même parfois déplorée par le sexe fort, qui redoute d'autant plus la concurrence du labeur féminin, que celui-ci apparaît d'ordinaire moins coûteux. Si nos compagnes ont pu occuper dans l'industrie une place beaucoup plus considérable qu'autrefois, c'est que l'outilage s'est transformé et que l'énergie musculaire requise est devenue beaucoup moindre. Le commerce, par son développement même, — les banques, les grandes administrations leur ont ouvert un champ en quelque sorte indéfini: leur souplesse intellectuelle, leur vivacité, leur régularité y sont aussi appréciées que l'agilité de leurs mouvements à la manufacture. En même temps, la diffusion des connaissances à tous les degrés, la multiplication des écoles, la démocratisation de l'enseignement leur frayaient des accès nombreux vers les professions dites libérales qui, jadis, leur étaient strictement fermées et qui, au surplus, on le sait, ne se sont pas toujours, même à notre époque, faites accueillantes pour elles.

Cette invasion de la femme est une des caractéristiques de la période actuelle. Elle a été rapide, presque soudaine. On a pu la regretter, non pas toujours pour des raisons égoïstes, mais aussi parce que la dislocation du foyer semblait la conséquence inévitable de ce régime nouveau. La diminution légale de la journée de travail a porté déjà un remède au mal qu'on appréhendait. Mais, au demeurant, il n'appartenait à personne de lutter efficacement contre un courant qui était issu de la nature des choses, et qui s'est affirmé à la fois dans tous les pays civilisés.

L'emploi industriel et commercial de la femme s'est enraciné en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis comme en France. Il y a autant de doctesses en médecine et d'avocates au Nouveau-Monde que dans l'Ancien. Les cochères et les chauffeuses ne circulent pas seulement dans les rues de Paris. Il est même des contrées où le sexe fort a été obligé d'abandonner certains de ses privilèges économiques, avant qu'une transformation analogue s'imposât chez nous. Il n'en reste pas moins que cette véritable révolution s'est accomplie avec une célérité qu'on ne soupçonnerait guère au premier abord. On ne la mesure exactement que lorsqu'on envisage les statistiques officielles, et, à cet égard, le recensement professionnel, qui a été publié il y a quelques jours, nous offre des détails extraordinairement suggestifs.

Le lecteur me pardonnera de lui apporter des chiffres, mais les chiffres sont indispensables à quiconque veut sortir des banales généralités. Les administrations de l'Etat, des communes et des départements sont montrées sympathiques à la cause féminine, puis qu'on recense près de 22,000 postières et plus de 72,000 institutrices, — puisque nos compagnes comptent par milliers dans les manufactures de tabac et d'allumettes et qu'on les trouve jusque dans les arsenaux de la guerre et même dans la police. Nulle part, pourtant, leur invasion n'a été aussi accentuée que dans les professions libérales. Savez-vous qu'il y a 738 femmes publicistes, 103 journalières, 573 médecins, 609 pharmaciennes; il en est aussi qui copient des actes chez des avoués, des agrégés, des notaires; la statistique, qui est parfois amusante, signale 4 femmes "remisères" et 1 femme "coulisai-

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

Si les industries d'extraction, grâce à des lois bienfaisantes, ont éliminé les jeunes filles, qui descendaient jadis dans les mines, les industries de transformé occupent 2,254,000 adolescentes et femmes adultes, un million de plus qu'en 1866. 375,000 de plus qu'en 1896. L'augmentation, pres que nulle dans les textiles, où le machinisme s'est énormément perfectionné, est surtout sensible dans les étoffes et le vêtement, où il est presque triplé leur effectif depuis le second Empire, — dans le livre qui a presque quadruplé le sien, dans la confection des produits chimiques et la métallurgie. Des travaux qui semblaient à tout jamais interdits à ce sexe lui sont communément confiés en France, aussi bien qu'en Allemagne et en Autriche. Mais c'est le commerce, en réalité, qui a été le champ du triomphe des femmes. Tenancières d'épicerie, de magasins de fruits ou de beurre, de boucheries, d'auberges, de librairies, d'établissements de nouveautés ou de chaussures, elles sont 750,000, 525,000 de plus qu'en 1866, 200,000 de plus qu'en 1896. Elles tendent de toute évidence à prendre la place des hommes, qu'elles débussent également des banques.

Les administrations de l'Etat, des communes et des départements sont montrées sympathiques à la cause féminine, puis qu'on recense près de 22,000 postières et plus de 72,000 institutrices, — puisque nos compagnes comptent par milliers dans les manufactures de tabac et d'allumettes et qu'on les trouve jusque dans les arsenaux de la guerre et même dans la police. Nulle part, pourtant, leur invasion n'a été aussi accentuée que dans les professions libérales. Savez-vous qu'il y a 738 femmes publicistes, 103 journalières, 573 médecins, 609 pharmaciennes; il en est aussi qui copient des actes chez des avoués, des agrégés, des notaires; la statistique, qui est parfois amusante, signale 4 femmes "remisères" et 1 femme "coulisai-

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

Si les industries d'extraction, grâce à des lois bienfaisantes, ont éliminé les jeunes filles, qui descendaient jadis dans les mines, les industries de transformé occupent 2,254,000 adolescentes et femmes adultes, un million de plus qu'en 1866. 375,000 de plus qu'en 1896. L'augmentation, pres que nulle dans les textiles, où le machinisme s'est énormément perfectionné, est surtout sensible dans les étoffes et le vêtement, où il est presque triplé leur effectif depuis le second Empire, — dans le livre qui a presque quadruplé le sien, dans la confection des produits chimiques et la métallurgie. Des travaux qui semblaient à tout jamais interdits à ce sexe lui sont communément confiés en France, aussi bien qu'en Allemagne et en Autriche. Mais c'est le commerce, en réalité, qui a été le champ du triomphe des femmes. Tenancières d'épicerie, de magasins de fruits ou de beurre, de boucheries, d'auberges, de librairies, d'établissements de nouveautés ou de chaussures, elles sont 750,000, 525,000 de plus qu'en 1866, 200,000 de plus qu'en 1896. Elles tendent de toute évidence à prendre la place des hommes, qu'elles débussent également des banques.

Les administrations de l'Etat, des communes et des départements sont montrées sympathiques à la cause féminine, puis qu'on recense près de 22,000 postières et plus de 72,000 institutrices, — puisque nos compagnes comptent par milliers dans les manufactures de tabac et d'allumettes et qu'on les trouve jusque dans les arsenaux de la guerre et même dans la police. Nulle part, pourtant, leur invasion n'a été aussi accentuée que dans les professions libérales. Savez-vous qu'il y a 738 femmes publicistes, 103 journalières, 573 médecins, 609 pharmaciennes; il en est aussi qui copient des actes chez des avoués, des agrégés, des notaires; la statistique, qui est parfois amusante, signale 4 femmes "remisères" et 1 femme "coulisai-

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

re", — j'imagine que ce sont des employées de remisiers et de coulisiers. Le sexe faible a donc forcé toutes les portes, vaincu tous les préjugés, en s'adaptant aux professions les plus diverses. Il est yrai que le métier de scaphandrier reste réservé aux hommes, mais pour combien de temps? La population de la France n'a guère varié de 1866 à 1906, car il y a eu, dans l'interval, un léger accroissement de densité — dû plus encore à l'immigration qu'à la natalité, — nous avons perdu l'Alsace et une portion de la Lorraine, qui comptaient parmi nos régions les plus riches. Or, le contingent des femmes employées à une besogne industrielle ou commerciale, à une tâche administrative ou à tout autre labeur, a progressé, au cours de ces quarante années, de 4 642,000 à 7 693,000, soit de 65 o/o. De 1896 à 1906, pour prendre la décade la plus proche, la majoration a été encore de 1280,000 ou de 20 o/o. C'est, pour cette dernière période, le quintuple de l'accroissement réalisé par l'élément masculin actif. On serait tenté de croire que les femmes se sont cantonnées dans des occupations auxquelles leur tempérament paraît plus particulièrement adapté, à des fabrications qui relèvent du goût et de la mode. La spécialisation est loin d'être absolue. Même en agriculture, le sexe faible présente un contingent grandissant. Si le pourcentage de la population française qui vit de la terre ne fléchit que peu, l'homme ne saurait être taxé de fidélité absolue au sol. De 1896 à 1906, 220,000 cultivateurs ont cessé de pourvoir à la production rurale, mais, par contre, le chiffre des cultivatrices de toutes catégories: propriétaires, fermières, métayères, journalières, s'est relevé de 570,000. Il a presque doublé dans les quarante années écoulées depuis 1866 jusqu'à la date du dernier recensement.

ce furent sinon de vrais artistes, du moins de brillants amateurs de la duchesse de Berry, dont une lithographie charmante de sa main reproduit le château de Rosny. Mgr le comte de Chambord et les Princes d'Orléans. On sait le beau talent de peintre et de sculpteur qu'avait la Princesse Marie.

ce furent sinon de vrais artistes, du moins de brillants amateurs de la duchesse de Berry, dont une lithographie charmante de sa main reproduit le château de Rosny. Mgr le comte de Chambord et les Princes d'Orléans. On sait le beau talent de peintre et de sculpteur qu'avait la Princesse Marie.

ce furent sinon de vrais artistes, du moins de brillants amateurs de la duchesse de Berry, dont une lithographie charmante de sa main reproduit le château de Rosny. Mgr le comte de Chambord et les Princes d'Orléans. On sait le beau talent de peintre et de sculpteur qu'avait la Princesse Marie.

ce furent sinon de vrais artistes, du moins de brillants amateurs de la duchesse de Berry, dont une lithographie charmante de sa main reproduit le château de Rosny. Mgr le comte de Chambord et les Princes d'Orléans. On sait le beau talent de peintre et de sculpteur qu'avait la Princesse Marie.

ce furent sinon de vrais artistes, du moins de brillants amateurs de la duchesse de Berry, dont une lithographie